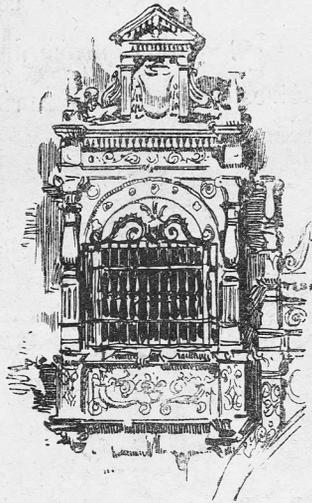


ou pour quelque intéressant autodafé. Aujourd'hui c'est la place des diligences, qui ne pourraient pénétrer plus loin dans la ville faute de place.

Nous l'avons vue pleine de monde aussi, garnie de paysans du marché, d'amateurs de corridas de toros, et surtout de conscrits accompagnés de leurs familles. Les costumes sont moins



Une fenêtre de Santa-Cruz.

beaux qu'à Burgos ou Avila, il y a surtout beaucoup de vestes et de culottes courtes ouvertes sur le genou et laissant voir des caleçons blancs. Quelques paysans laissaient pendre sous la culotte courte leurs très larges caleçons de toile blanche jusque sur les talons, ce qui leur donnait, avec leurs immenses chapeaux plats, une apparence de Mexicains.

Le hasard de nos courses nous conduisit ce jour-là, devant une caserne établie au milieu des ruelles dans une vieille maison, juste au moment où les pauvres conscrits y étaient écroués. Les parents qui les avaient accompagnés jusque-là

n'avaient plus que la consolation de les entrevoir aux fenêtres, aussi la rue retentissait-elle de lamentations lugubres. Devant la caserne une femme tout en noir, assise par terre, la tête presque couverte, criait sans pleurer et sans se lasser : Querido ! querido ! mi hijo !..... Mon chéri, mon chéri, mon fils !



Un lavoir à Tolède.

Toutes les consolations de ses compagnons d'infortune étaient inutiles, elle semblait ne voir et n'entendre personne et continuait sa lamentation d'un air désespéré. Le soir, à Castillejo, embranchement de la grande ligne d'Andalousie, nous avons retrouvé la même femme, assise sur la voie de la même façon,

sans bouger, les yeux vagues et regardant tout avec une tristesse farouche.

Ainsi qu'à Burgos les mendiants pullulent, mais ils n'ont pas leur beauté; ils se modernisent et renoncent aux culottes courtes de leurs aïeux. Cependant une tribu de vieilles bohémiennes vaguant par les rues ne manquait pas de couleur, avec leurs jupes jaunes en guenilles et leurs têtes bronzées par le soleil, couvertes de forêts ébouriffées de cheveux noirs ou blancs.

Une autre rencontre charmante fut celle d'une troupe de galériens, revenant en traînant la chaîne, de chercher la provision d'eau du baigne sous la conduite de quelques soldats. Tolède possède un presidio, une grande maison à peu près comme les autres, se distinguant seulement de ses voisines par un certain luxe de factionnaires. Ces galériens n'avaient aucunement la mine triste, ils bavardaient comme un pensionnat en promenade; n'étaient le bruit des chaînes et leur pas lourd, on pouvait les prendre pour d'aimables jeunes gens rentrant dans leur collège.

L'Ayuntamiento ou hôtel de ville de Tolède est situé sur une petite place en face de la cathédrale. C'est un bel édifice à colonnade, élevé sur une petite terrasse en avant-corps, entre deux tours carrées à haut clocheton pyramidal.

La célèbre fabrique d'armes, manufacture royale, est à quelque distance hors de la ville. C'est elle qui fournit les sabres et les baïonnettes de l'armée espagnole.

Hélas! Que diraient les Tolédans du bon vieux temps! en ville les seules dagues qui se fabriquent encore dans la rue habitée jadis par les célèbres maîtres espaderos, les seules et dernières

lames de Tolède sont des épingles de châle ou de cravate, de jolis petits sabres ou poignards arabes, ciselés et niellés avec beaucoup de goût.

Dans les innombrables petites ruelles de la ville, que de curiosités à découvrir si le temps ne manquait pas et surtout si, nourri pendant quelque temps dans le sérail, on pouvait apprendre à en connaître les détours ! Dans une ville comme Tolède il y a de tout, il ne s'agit que de chercher. L'étranger de passage doit se contenter de quelques intérieurs entrevus, une vieille cour arabe, un lavoir établi au fond d'une cour couverte d'une vigne en berceau, sous un hangar que soutiennent des colonnes provenant de quelque palais visigoth, plus loin un reste de couvent transformé en auberge, etc. Tous les quartiers regorgent de curiosités archéologiques que le hasard des promenades peut seul faire découvrir.

Une curieuse transformation est celle d'une ancienne prison de la Santa Hermandad d'abord et de l'Inquisition ensuite, devenue posada. La façade est assez peu attrayante, c'est dans un angle de muraille, une haute porte verte à gros clous ouvrant entre deux colonnes presque corinthiennes ; une grande arcade ogivale la surmonte, encadrant une fenêtre aux barreaux serrés. L'enseigne « Posada de la Hermandad » est inscrite sous un grand écusson flanqué de deux figures en bas-relief qui sont probablement des archers de la Santa Hermandad, la puissante milice organisée par Ferdinand le Catholique pour purger les routes des brigands de toute classe.

Tout le décor du moyen âge, tous les vestiges du passé, tours, palais, maisons, etc., sont si bien conservés à Tolède que

l'on n'est pas trop surpris de se voir entre les mains de la monnaie du treizième siècle. La petite monnaie arabe y sert encore ; voici que l'on vient de nous rendre des pièces arabes portant les dates de 1250, 1269 et 1276 ! six cents ans de circulation, c'est joli.

Ces simples maravedis ne sont pas faux, au moins ; on n'a pas besoin de les éprouver avant de les accepter, suivant l'habitude forcément prise à la suite de quelques erreurs monétaires. Quelle jolie musique ! le bruit de l'argent retentit d'un bout de l'Espagne à l'autre, c'est la monnaie que l'on fait sonner pièce à pièce et plutôt trois fois qu'une, avant de la recevoir, car le faux monnayage est une industrie très répandue et très florissante ; et il est bon à savoir que si l'on ne tient pas à former vite une collection de pièces, artistiques peut-être, mais malheureusement dénuées de valeur intrinsèque, il faut faire comme tout le monde.



Ligne d'Andalousie.

CHAPITRE SEPTIÈME

Aranjuez. — Une petite excursion dans la Sierra Morena.

En quittant Tolède, quelques heures furent consacrées à Aranjuez, la résidence royale, assise dans un site plein de fraîcheur, au milieu des grands arbres, oasis délicieuse après les plaines desséchées des environs de Madrid. Le Tage ici a des bords fleuris, il a droit à des excuses de notre part.

La ville d'Aranjuez est un simple bourg, très peu habité quand la cour n'y est pas. La grande place est entourée d'une galerie circulaire, une longue colonnade qui se poursuit jusqu'au château. Ceci est un souvenir de don Manuel Godoi,

prince de la Paix, qui la fit construire pour se rendre à couvert chez Leurs Majestés.

Le palais avec sa grande façade blanche et rouge, ses pavillons et ses grands toits, est réellement fort beau et noblement encadré par les belles avenues d'un grand parc aux arbres magnifiques.

Sous ces grands arbres un tableau pittoresque : une troupe de bohémiens était campée avec ses ânes, ses femmes débrillées et ses enfants à demi nus.

C'est à la gare d'Aranjuez que nous avons, pour la première fois, fait connaissance avec le marchand de navajas, présent à tous les trains de jour et de nuit, et offrant de wagon en wagon ses instruments pointus.

— *Pugnadero ! Navajero !.....*

Ce brave marchand de poignards avait un véritable arsenal à la ceinture : des poignards de Tolède à fourreau de velours, des pugnals grossiers, couteaux à large lame terminée en petite lancette, des navajas de toute taille, depuis la navaja de poche jusqu'à la grande navaja mesurant un mètre cinquante étant ouverte, décorée de paillon rouge imitant le sang, ornée sur la lame de dessins à l'eau-forte et de devises plus féroces les unes que les autres, parmi lesquelles la devise classique que les couteliers d'Albacete inscrivent sur toutes leurs lames :

Si cette vipère te pique,
Pas de remède en la boutique !

Ce rasoir gigantesque valait deux cents francs. Ces féroces navajas sont plutôt faites pour la satisfaction du voyageur dé-

sireux de rapporter des petits souvenirs que pour les Espagnols, car, malgré les clichés qui représentent invariablement tous les Espagnols avec un grand couteau à la ceinture, nous n'en avons pas vu un seul arborant la navaja nationale, même vers Grenade, Jaen et Murcie.

Maintenant, les señoras en portent-elles à la jarretière comme le bruit en a couru? Grave question sur laquelle nous ne pouvons apporter aucune lumière.

Si dans certaines gares on vend des poignards, il en est une où le voyageur reçoit, en s'arrêtant, des vers en pleine poitrine. La station du chemin de fer d'Andalousie ainsi vouée à la poésie est Manzanarès.

Une vieille femme, grande et digne d'allures, aveugle comme Homère, va de wagon en wagon, en improvisant des vers, soit spontanément, soit sur un sujet donné. — Il y a déjà de longues années qu'elle est là attendant les voyageurs, jadis aux diligences et maintenant au chemin de fer; Théophile Gautier en parle dans son voyage de 1840.

En allant de Grenade à Murcie, nous repassâmes par un train de nuit dans cette station; l'aveugle de Manzanarès était encore là, et nous fûmes réveillés par un quatrain en notre honneur scandé avec un bel accent.

Nous étions dans la Manche, la patrie du bon chevalier de la Triste Figure. — Déjà à l'embranchement de la ligne de Carthagène nous avons pu apercevoir sur la gauche la Sierra de Molinos de Criptana, c'est-à-dire une ligne de mamelons couverts de moulins à vent qui sont tout simplement ceux que Don Quichotte combattit avec tant de rage.

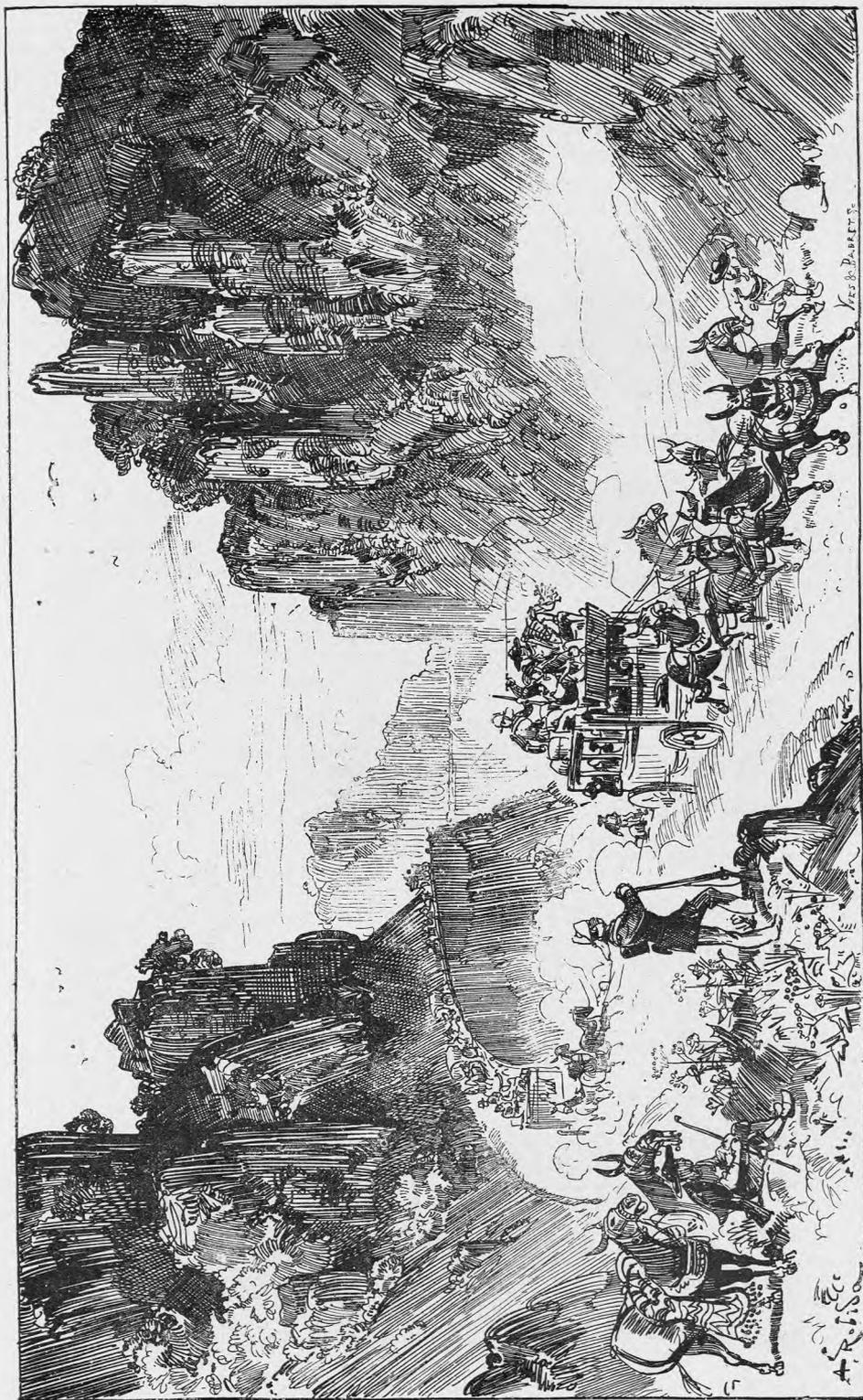
Après les molinos de Don Quichotte, le train s'est lancé tout droit à travers les plaines de la Manche, grises, poussiéreuses et surtout interminables. — Heureusement l'Andalousie, notre terre promise, est de l'autre côté, elle nous paraîtra plus riante et plus ensoleillée.

Quelques stations connues en passant : Valdepeñas où le voyageur doit faire une libation du vin célèbre et Santa Cruz de Mudela, rivale d'Albacète, célèbre pour ses navajas et par ses ligas, jarretières brodées de devises galantes. Ces deux articles de fabrication ainsi associés nous induisent à penser qu'ici probablement on pourrait nous renseigner sur l'ancienne habitude du poignard à la jarretière.

Contre notre attente on ne vend pas de jarretières à la gare, des pugnaderos nous offrent des couteaux nombreux et c'est tout. Pas de ligas et, partant, pas de devises.

Ensuite vient Almuradiel, un joli nom et un site un peu moins triste que les précédents. Ce village est une des nuevas poblaciones, colonies fondées au siècle dernier par Charles III pour peupler les solitudes de la Sierra et rendre les passages moins dangereux aux voyageurs.

Les premiers escarpements de la Sierra-Morena, aperçus après quelques heures de chemin de fer à travers ces tristes plaines, sont salués avec un véritable bonheur. Enfin nous allons laisser derrière nous ces interminables déserts pelés, sans eau, sans arbres, sans routes, et presque sans villages, où la population visible se réduit, hélas, à des nuées de malheureux mendiants qui assiègent le train à chaque station, avec des « Una limosna, señor, por Dios! » et de lamentables « Señorito, Señorito! »



Dans le défilé du Despenaperros.



Ce refrain nous poursuivra plus loin, mais dans ce cadre lugubre la misère paraît plus noire et plus profonde.

En même temps, les éternels gendarmes que dans toutes les gares on voit se promener la carabine sur l'épaule, deviennent plus nombreux, et leur surveillance est plus active. Depuis Alcazar de san Juan, nous voyageons avec des guerriers chargés de veiller sur nos jours ; ils descendent à chaque station et sont remplacés par d'autres, qui passent une inspection sérieuse du train avant de monter.

La Sierra-Morena jouit d'une antique mauvaise réputation, c'est universellement connu ; elle a possédé jadis les plus belles bandes d'écumeurs de grande route de toutes les sierras de l'Espagne, et s'enorgueillit d'avoir abrité dans son sein de braves bandits parvenus à la célébrité par leurs travaux.

Elle est aujourd'hui bien déchue de son antique splendeur ; cependant, en avançant dans sa direction, nous remarquons sans trop d'étonnement, que certaines gares sont pourvues d'une petite caserne habitée par quelques hommes de la garde civile.

De gendarmes en gendarmes, nous arrivons en pleine Sierra. Justement, au plus beau point de la ligne, entre Venta de Cardenas et Santa Elena, un tunnel s'est écroulé, au beau milieu du défilé des Despeñaperros, le site le plus féroce, le plus romantique et aussi le plus malfamé autrefois de toute la Sierra. En raison de cet accident, les voyageurs doivent subir un transbordement, et gagner l'autre côté de la montagne en traversant le fameux défilé.

Ceci est un véritable coup de chance permettant de faire une

superbe excursion dans cette sierra peu fréquentée, où les gens d'expérience comptaient encore, il n'y a pas bien longtemps, les voleurs au kilomètre. La Sierra-Morena ou quarante kilomètres de voleurs, pour faire pendant à Ali-Baba !

L'ancien temps des voyages à dos de mulet est passé, et c'est heureux, car, après Venta de Cardañas on a encore, nous disent les Espagnols de notre wagon, quarante-cinq kilomètres de voleurs devant soi : les précautions prises sur la ligne n'ont plus rien qui surprenne.

Un peu après cette Venta de Cardañas, auberge qui doit sa célébrité à don Quichotte, et dans laquelle nous sommes satisfaits de ne pas coucher, le train s'arrête en vue des rochers du défilé, devant un poste de gendarmes établi sur les ruines d'une autre venta.

Le train seul doit passer sous le tunnel malade ; tous les voyageurs descendent avec leurs bagages et vont s'entasser dans une quinzaine de pataches, diligences, omnibus, voitures de paysans à fond de cordages, tous véhicules vénérables, attelés chacun de six ou huit mulets.

La scène est jolie, et le paysage rocailleux déjà superbe promet des surprises. Pour ajouter encore un peu de couleur, un gendarme et sa carabine montent sur chaque voiture et s'installent à côté du cocher.

Toute la caravane étant prête : En avant !... Les coups de fouet claquent, les mules cabriolent, se bousculent, agitent leurs pompons, font tinter leurs sonnettes et partent au grand galop parmi les tourbillons de poussière.

L'intérêt commence aussitôt. Le chemin tourne, serpente

le long des rochers, décrit des boucles au-dessus des ravins, qui se transforment bien vite en précipices encombrés de blocs de rochers jaunis et verdis par la mousse. Le vent chassant les nuages de poussière, découvre de temps en temps notre avant-garde de petites voitures déjà parvenue à l'entrée du défilé proprement dit, ou bien notre arrière-garde cahotante que les conducteurs font avancer à grands coups de fouet ; un autre coup de vent survenant voile le tout d'un nuage de poussière dorée.



Un voyageur.

Si nos mules s'emportaient aux tournants de la route taillée en corniche, quel joli plongeon dans les ravins à pic ! Le paysage devient plus sauvage et plus grand. Voici la grande ouverture de la Sierra, la porte de l'Andalousie, immense crevasse dominée par des rochers gigantesques. Nous roulons sur une mince petite ligne pratiquée à mi-côte au flanc du rocher et séparée de l'abîme par une simple guirlande de grandes angéliques aux fleurs jaunes. Dans un coin de rocher, une femme et un âne se sont mis à l'abri pour laisser passer notre

caravane; la femme est pieds nus, elle a une jupe d'un beau jaune relevée sur les hanches et un fichu rouge sur la tête; l'âne est chargé, et de l'un de ses paniers sort une noire tête d'enfant.

Le chemin de fer passe au fond du précipice, côte à côte avec un torrent presque à sec, que surmonte la masse verte striée de bandes jaunes des rochers du défilé; certains blocs prennent des formes bizarres, on dirait des régiments de dolmens gigantesques escaladant la montagne; ce passage s'appelle les Organillos, certains rochers ressemblant vaguement aussi à des tuyaux d'orgue.

Le nom bizarre du défilé, le Despeñaperros, — *précipite les chiens*, — lui vient de la grande déroute des Maures dans le vallon de *las navas de Tolosa en 1212*. — La grande lutte entre Maures et chrétiens eut lieu dans ces montagnes. La croisade avait été prêchée, une immense armée espagnole et étrangère conduite par Alphonse VIII de Castille, par les rois de Navarre, de Portugal et d'Aragon, était partie avec la résolution de rejeter définitivement les Maures de l'autre côté de la Sierra-Morena pour leur interdire tous retours offensifs sur la Castille et sur Tolède, la vieille capitale.

De leur côté les Maures avaient réuni une formidable armée pour garder les passages. Les défilés ayant été tournés, Mohammed le Vert venu d'Afrique avec un contingent de 160,000 hommes, attendit les chrétiens aux *navas de Tolosa*.

Après des heures de combat, quand les bataillons maures furent enfoncés, les chevaliers chrétiens se trouvèrent devant un retranchement formé de milliers de chameaux réunis en-

semble par des chaînes de fer. Ce fut le moment le plus dur de la journée, ensuite la déroute commença. Les rochers de la Sierra furent jonchés des cadavres des fuyards poursuivis avec acharnement, et le lamentable massacre qui se fit dans les longs défilés du Despeñaperros lui valut ce nom coloré de Précipite les Chiens.

C'était fini pour la puissance musulmane, désormais elle ne devait plus repasser les montagnes ; il ne restait plus aux Maures que leurs royaumes déjà chancelants de Cordoue, Seville et Grenade.

Cependant, parvenus au point culminant du défilé, nos mulets reprennent le galop. Le train attend les voyageurs au fond du ravin ; il faut descendre par un chemin assez raide pratiqué à cette occasion, près d'une venta de mauvaise mine, ornée d'une croix de meurtre portant la date de 1865.

Le jour baisse ; au fond de la passe l'obscurité se fait, et les énormes rochers du Despeñaperros apparaissent, décapités par un coup de soleil au-dessus de la Sierra-Morena déjà violette et noire au fond.

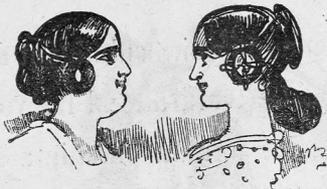
Nous remontons en wagon ; les gendarmes descendent des voitures et reprennent leurs places dans le train, en raison du certain nombre de kilomètres de gens douteux qu'il reste à parcourir.

Pauvres gens de la Sierra, le chemin de fer a porté un coup terrible à leur industrie et réduit les bandes à vivre de privations en regardant passer les trains. Aussi, faute de travail, les villages sont-ils abandonnés ; s'il y a tant de gendarmes sur la voie et en wagon, ce n'a pas toujours été une précaution

inutile, car il y a quelques années, faute de diligence, un train était encore arrêté de temps en temps par les voleurs.

Cette aventure est arrivée dernièrement au train de Saragosse à Barcelone. Une bande d'hommes, la carabine au poing a dévalisé le fourgon sans toucher aux voyageurs, ce qui est heureusement le cas le plus ordinaire.

Il y a même une formule employée dans ces cas-là par les caballeros de grand chemin, pour rassurer le monde. Un



Paysannes de la Manche.

homme va de wagon en wagon en criant comme s'il annonçait un « cinq minutes d'arrêt » ordinaire :

— Que messieurs les voyageurs ne se dérangent pas, nous ne nous occuperons que du fourgon !

Ce jour-là pourtant, deux gendarmes qui étaient dans le train, tirèrent sur ces braves voleurs et en blessèrent deux.

Quand par hasard les voleurs travaillent sur les voyageurs, la formule d'avertissement est tout autre, mais aussi polie. A chaque portière, deux carabines se présentent et leurs porteurs s'adressent d'abord aux dames :

« — Senoras y caballeros, no hémos vénidos para molestar ustédes, somos pobres hombres (etc.).

— Mesdames et messieurs, nous ne sommes pas venus pour

vous molester, loin de là, nous sommes de pauvres gens (etc.).

Le moyen de se fâcher avec ces braves gens, chargés de famille peut-être!

Il y a quelque temps, une autre manière de procéder eut aussi la vogue : une demi-douzaine d'individus montaient en troisième classe à la tombée de la nuit à quelque station écartée; dès la sortie de la gare, ils gagnaient par les marche-pieds les wagons de seconde et de première classe. Surpris



Dans la sierra.

désagréablement, les voyageurs de ces wagons étaient bien forcés de vider leurs poches entre les mains des « ladres », qui, la récolte faite, s'en allaient par le même chemin, et attendaient le premier arrêt pour descendre et se perdre dans la sierra.

C'est pour éviter autant que possible ces désagréments aux voyageurs, qu'il y a tant de gendarmes sur la ligne et dans le train.